

CHAPITRE PREMIER

DE LA GUERRE A LA RÉVOLUTION

1. LES ILLUSIONS DE L'ANNÉE 1914

Mille neuf cent treize : tricentenaire de l'accession au trône des Romanov. Jamais le prestige de la Russie n'a semblé aussi grand. La prédiction de Tocqueville s'accomplit : l'Amérique et la Russie apparaissent comme les puissances de l'avenir. Qui en douterait lorsque éclatent les dissonances géniales du *Sacre du printemps*, ou lorsque Diaghilev conquiert Paris ? Dans bien des domaines, la Russie ne tient-elle pas le flambeau ? Son économie progresse à pas de géant, les rentiers français y engouffrent leurs capitaux, l'armée s'est reconstituée après la catastrophe de 1905 : le régime paraît solide depuis que le tsar a su faire les concessions nécessaires et instituer une douma. Chez quelques-uns, ces mythes font illusion, et le souvenir même de la révolution de 1905 serait fort loin si quelques émigrés, par toute l'Europe, ne criaient leur haine au régime. Mais qui les écoute ? Avec la déclaration de guerre d'août 1914, l'Internationale socialiste, leur ultime espoir, s'est effondrée en violant tous ses serments : ses membres, au lieu de faire « la guerre à la guerre », n'ont-ils pas couru à l'ennemi avec les autres ?

Entre les Russes et leurs alliés ou leurs adversaires, il y a une différence : en Occident, plusieurs révolutions avaient transformé la société, construit les nations, ouvert la voie à l'espérance ; pour ces peuples, les idées de patrie et de liberté étaient liées. Il n'en était pas de même en Rus-

sie où, « autant qu'une mère, la patrie était une marâtre ». L'immense espace russe, encerclé de montagnes, de déserts et d'océans, six mois bloqué par le froid, enfermait les populations dans une prison. Sur cette terre où rien ne changeait, l'autocratie avait réussi depuis trois siècles à empêcher le peuple de prendre conscience de son malheur et de sa misère infinie. Les flambées paysannes du XVIII^e siècle semblent n'avoir d'autre suite que de marquer au fer rouge la chair du peuple russe : elles indiquaient déjà qu'en Russie la révolution serait laïque et sociale. L'échec des décembristes, en 1825, signifia, du moins, qu'il existait en Russie une jeunesse ouverte à l'idée de progrès. Ce fut l'acte de naissance de l'intelligentsia : pendant tout le XIX^e siècle, elle apprendra au peuple qu'il pouvait devenir le maître de son destin. Rôle tout à son honneur même si, selon Bakunine, en acceptant la proscription et en libérant paysans et travailleurs des villes, l'intelligentsia espérait se saisir du pouvoir. Dès lors, ni les réformes de 1861, ni l'échec de 1905, ni les efforts de l'Etat pour régénérer le pays, n'exorcisèrent la révolution : elle était devenue une raison d'être aussi instinctive, aussi profonde que la défense de la patrie ; une passion d'autant plus violente que le tsarisme mettait un égal acharnement à la réprimer.

En partant pour la guerre, le soldat russe de 1914 obéissait à un devoir. La défaite lui créa, en outre, celui de châtier le régime responsable. Qu'il les accomplisse tous les deux, et, à l'intérieur comme à l'extérieur, il aura vaincu les ennemis de sa liberté. Ainsi, voyaient-ils juste ceux qui, avec Lénine, affirmaient que le tsar, en déclarant la guerre, avait fait son plus beau cadeau à la révolution. Mais qui pouvait l'imaginer, à l'ouverture des hostilités, quand l'opposition semblait décomposée, l'économie rénovée, l'armée régénérée ?

PREMIÈRE ILLUSION :

LE GLAS DU MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

Quinze millions de soldats répondirent sans faillir à l'appel du tsar. On avait prévu un million de déserteurs : il y en eut à peine quelques milliers. Ces soldats n'avaient

ni l'insouciance un peu vaine des Français, ni la désinvolture des Anglais, ni l'assurance des Allemands ; unanimes à défendre le sol de la patrie, leur communion fit croire que, pour la Russie, l'ère des grandes secousses était définitivement révolue. L'opinion russe estimait que la cause était juste : le pays honorait la parole donnée au « petit frère » serbe, l'alliance avec les démocraties occidentales laissait espérer, pour l'après-guerre, un alignement des institutions sur celles de l'Occident. Georges Plekhanov lui-même, le « père de la social-démocratie russe », jugeait que la lutte contre l'impérialisme allemand devait passer avant tout, et il invitait les révolutionnaires à suspendre la lutte contre le tsarisme, pour ne pas gêner l'effort de guerre contre l'Allemagne de Guillaume II.

Cependant toute opposition n'avait pas disparu. Dès le premier jour, certains émigrés, Lénine, Trotski, Martov, avaient stigmatisé la « guerre impérialiste » et dénoncé l'égalité responsabilité des deux camps. Toutefois, tandis que ses compagnons se contentaient de préconiser une paix immédiate, Lénine recommandait, dès septembre 1914, « la transformation de la guerre impérialiste en guerre civile » : pour la Russie, le mal absolu était le tsarisme ; la victoire de ses armées ne pourrait que le consolider : aussi les révolutionnaires devaient-ils lutter pour la défaite du gouvernement. Et cette tactique, selon lui, n'était pas valable pour les seuls révolutionnaires de Russie¹. Ce défaitisme (*porazentsvo*) recueillit peu d'écho. A Paris, parmi les émigrés, des bolcheviks s'engagèrent dans l'armée française, plus sensibles aux appels de Plekhanov ou Aleksinskij qu'à ceux de Trotski et du groupe *Naše Slovo*². En Russie, même contagion patriotique : certes, les sociaux-démocrates votèrent contre les crédits militaires, les « trudoviks »* quittèrent la

1. « Thèses sur la guerre », du 5 ou 6 septembre 1914, in G. and F., *op. cit.*, 37, p. 140-141 ; cf. également V. I. Lénine : *Le Socialisme et la guerre*, réédité en 1962 aux Editions sociales, Paris.

2. Archives Nationales, Série F 7, Fonds 13074. Rosmer (A.) : *Le Mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale*, Paris, 1936 et 1959, 2 vol., cf. tome 1, p. 245.

* Voir page 32.